

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 2

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pays pour savoir à quel point sa musique était le reflet de l'âme du peuple d'Espagne. Pendant la guerre de Cuba, il donna à Madrid un concert au bénéfice des victimes de la guerre. Les ovations frénétiques ne s'arrêtant plus, il joua; joua toujours. Epuisé de fatigue, il se fit apporter une chaise sur l'estrade, et joua encore, toujours; et tout en jouant il pleurait à chaudes larmes.

A Pampelune, au pied des Pyrénées, à l'entrée du défilé de Ronceveaux, dans la plaine de Navarre, dont la terre jaune est brûlée du soleil, la fête de St-Firmin se célèbre chaque année du 7 au 15 juillet. J'ai sous les yeux l'affiche de la fête : *Funciones religiosas, extraordinarios conciertos... con la cooperacion del eminent artista Exmo Sr don Pablo Sarasate... teatros... grandiosa iluminacion electrica... 5 grandes corridas de toros... exhibiciones cinematograficas...* Au premier concert, Sarasate commença par la romance en *fa* de Beethoven, qu'il joua comme si c'eût été l'introduction d'une habanera. Puis il donna sa *Fantaisie sur Carmen*, enfin la *Jota de San Fermín*. Là il fut presque sublime de poésie, de tendresse, d'allure héroïque. Malgré la température de quelques 40° à l'ombre, sa technique fut éblouissante comme un feu d'artifice, la poésie de la sonorité irrésistible.

A Pampelune, où il était né le 10 mars 1844, il était une sorte de héros populaire. Dans les arènes, il avait sa loge avec un violon peint sur le balcon. Souvent le matador lui vouait la mort du taureau. L'affiche de la fête de St-Firmin ne portera plus jamais l'image du violon de Sarasate. Ce son, d'une poésie intense et qui à lui seul constituait un chef-d'œuvre, ne traduira plus la *malaguena*, la *jota*, les *peteneras*. Mais à Pampelune, dans la terre jaune de Navarre brûlée du soleil, on célébrera toujours le souvenir du grand artiste que fut PABLO-MARTIN-MELITON SARASATE Y NAVASCUES.

GUSTAVE KOECKERT.

La Musique en Suisse.

Suisse romande.

Le mois de septembre est un mois de projets, de gestation. On rentre. On s'organise. On se dispute les dates de la saison prochaine. On s'arrache les salles de concerts. Mais toute cette activité, quelque intense qu'elle soit, reste latente. Elle se dissimule dans les officines des agences, elle court au long de correspondances multiples, hésitantes, interrogatives, fiévreuses et contradictoires, elle accapare les fils téléphoniques..., jusqu'au jour où, dans les rédactions, les communiqués arrivent en avalanche « pour prendre date ». Oui, prendre date, tout est là. Réussirai-je, oui ou non, à me faire entendre ? *That is the question*. Et si, au milieu de ce va-et-vient, de ce brouhaha, de cette lutte d'intérêts, quelque idéologue s'occupe de ce qu'il fera entendre, soyez sûrs que, pour avoir trop réfléchi, il arrivera trop tard. Le seul, peut-être, qui aurait eu quelque chose à nous apprendre ne nous l'apprendra pas, parce que tout est envahi, parce que le royaume de l'art appartient aux violents et que lui n'a pas voulu ou pas osé mettre tout d'abord sa personne en avant.

Il ne suffit même pas toujours, hélas ! de prendre date à temps, car notre bon public est un brin entêté, ou du moins il a des habitudes. Témoin ce pauvre M..., appelons-le X., « l'un des plus grands pianistes de notre temps » (disaient les gazettes !), qui avait tout préparé pour se faire entendre à Lausanne, il y a quelques jours, et dut y renoncer, faute d'auditeurs !

Seuls, les Comités de concerts dits « d'abonnement » planent au-dessus de toute cette agitation qu'ils contemplent d'un œil serein et compatissant. Leurs jours et leurs salles sont réservés, dans chaque ville, par une tradition immuable et sacro-sainte. Leurs solistes, dès longtemps engagés, servent d'appât, presque superflu, pour un public composé en majeure partie d'« habitués ». Leurs programmes surgissent par séries (voir la rubrique *Echos et Nouvelles*)¹, élaborés généralement avec soin. Par eux, par ces bienfaisants comités de prévoyance artistique, la route musicale de la saison qui vient est en quelque sorte jalonnée. Il ne nous reste plus qu'à la suivre, allègrement, en chroniqueur impartial autant qu'un homme peut l'être.

¹ Regrettions, en passant, que Lausanne et Neuchâtel ne fassent pas connaître dès le début de la saison, comme la plupart des autres villes, le programme de chacun des concerts annoncés.

S'il est vrai que la saison musicale officielle ne s'ouvre guère, à **Lausanne**, qu'au moment même où nous mettons sous presse, par le 1^{er} Concert symphonique populaire, sous la direction de M. Cor de Las, elle eut néanmoins des avant-coureurs que les personnes superstitieuses ne manqueront pas de considérer comme étant de bon augure pour la suite. Ce fut d'abord, le 18 septembre, une représentation fort agréable — et qui avait eu lieu la veille à **Vevey**, trois jours auparavant à **Neuchâtel** — de deux petits opéras-comique du XVIII^e siècle : *Le Devin du Village*, de Jean-Jacques Rousseau, et la *Servante maîtresse*, de Pergolèse. En dépit de profondes dissemblances, ces deux œuvres ont eu une destinée analogue. Elles figurèrent simultanément, en 1753, sur l'affiche de l'Opéra-Comique de Paris. « Aujourd'hui comme alors, affirma M. Jules Carrara en une conférence liminaire, alerte et spirituelle, les directeurs, pour empêcher que la salle ne se vide avant la fin du spectacle, terminaient la représentation par la *Servante maîtresse*. » Mais si, bien qu'antérieure de près de vingt ans au *Devin*, l'œuvre de Pergolèse a aujourd'hui encore tant de fraîcheur et de vie, la cause en est bien simple, elle est d'un « musicien », tandis que, comme on l'a fort bien dit, la musique ne fut en réalité pour Jean-Jacques que le violon d'Ingres. Ce n'est point ici le lieu de soulever la question de l'authenticité de certaines œuvres musicales de Rousseau, auxquelles on attache du reste une importance exagérée, et je me borne à renvoyer le lecteur que cela intéresse aux deux volumes d'*« Annales »* de la Société J.-J. Rousseau, où MM. Edgar Istel, Alb. Jansen et Ch. Malherbe disputent avec ardeur sur ce sujet. J'allais oublier de dire que ces représentations donnèrent à M^{me} G. de Palhen, ainsi qu'à MM. Delbos et Baily l'occasion de faire valoir de jolies voix, de l'aisance scénique et du bon goût, toutes choses qui ne courent pas les rues.

Lausanne a bien changé depuis le jour où, en 1870, M. Gabriel Fauré y débutait dans le professorat, à l'Ecole Niedermeyer dont il avait été auparavant l'élève. « Pendant la guerre, dit le maître lui-même, notre directeur, M. Lefèvre, avait transporté l'Ecole en Suisse, retournant pour ainsi dire au pays de son fondateur. Quand je dis qu'il avait transporté l'Ecole, c'est une manière de parler, car il fut un instant tout seul. Il écrivit de droite et de gauche à ses anciens élèves et à ses anciens professeurs. Après avoir servi à Paris dans un régiment de ligne, je me rendis à son appel. J'étais tout fraîchement émoulu de l'Ecole et un peu anxieux de mes débuts comme professeur... » L'institution avait trouvé asile dans une villa à Cour, d'où les élèves montaient chaque semaine à la Cathédrale pour les leçons d'orgue. Le maître débutant eut pour premier élève M. André Messager, actuellement directeur de l'Opéra de Paris... Lausanne a bien changé depuis le jour où, en 1894, M. E. Jaques-Dalcroze écrivait : « ...à Lausanne (la ville musicale !), la superbe sonate pour violon et piano, cependant exécutée par Eugène Ysaye d'une façon incomparable, obtenait dernièrement un franc insuccès, le public causant ou lorgnant la salle pendant l'exécution, et les journaux de la ville passant absolument l'œuvre sous silence dans leurs comptes rendus du concert, pour ne s'occuper que de la mazurka de Zarzycki; la *Gazette de Lausanne* cependant daigna trouver la sonate « assez originale »... Lausanne a bien changé, car le Tout-Lausanne musical était réuni l'autre soir, 23 septembre, pour l'audition que M. Gabriel Fauré donnait de ses œuvres, avec le concours de MM. H. Gerber (violon), F.-A. Bott (alto) et Tom Canivez (violoncelle) et de M^{me} Debogis-Bohy dont le superbe organe sait se plier à tous les genres, grâce à la probité et au rare vouloir artistique de la cantatrice. Le programme était encadré par le quatuor en *ut* mineur et la Sonate, pour violon et piano, en *la* majeur avec, comme tout le soir du reste, l'auteur au piano. *L'Elégie* et la *Sicilienne*, pour violoncelle, séparaient deux groupes de mélodies déversant sur le tout leur lyrisme discrètement ému. Ecoutez ce *Soir* exquis d'Albert Samain :

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir,
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues ;
Vois ! le dernier rayon agonise à tes bagues,
Ma sœur, n'entends-tu pas quelque chose mourir ?...

et dites s'il ne fallait pas qu'en ce début du XX^e siècle les arts jumeaux, poésie et musique, se confondissent, s'il ne fallait pas que la musique se fit poésie, dans la mesure même où la poésie se faisait musique ? A cela M. Gabriel Fauré, le magique évocateur de sonorités nouvelles, fines et pénétrantes, aura contribué pour beaucoup et c'est ce que le public de l'autre soir semble avoir senti ou compris... Oui, Lausanne a *bien* changé.

De **Genève** ne nous arrivent que les derniers échos d'une saison d'été qui, du reste s'achève en beauté sur les accents douloureusement résignés du *Stabat mater* d'Astorga, et sur la glorieuse polyphonie de deux choeurs de J.-S. Bach, exécutés par le « Petit Chœur » au dernier des concerts organisés pendant les mois d'août et de septembre par M. Otto Barblan,

organiste de la Cathédrale de St-Pierre. — Le *Conservatoire de musique* a rouvert ses portes à un nombre toujours plus considérable d'élèves accourus d'un peu partout. Leur va-et-vient empressé, alerte et joyeux, donne au vénérable bâtiment de la place Neuve l'aspect d'une ruche bourdonnante.

S'il est un pays où l'on n'a pas le droit de se plaindre d'une centralisation excessive, c'est le nôtre : tandis qu'à **Morges**, MM. Franz et Ad. Rehberg mettent leur talent au service de la bienfaisance, on entend, à **La Chaux-de-Fonds**, deux jeunes musiciens élèves du Conservatoire de Strasbourg, mais qui ne craignent point d'affronter déjà le public et la critique, M. Charles Schneider, organiste (dans la *Fantaisie et fugue en sol mineur*, de J.-S. Bach, du Guilmant et du Widor), et M. Maurice Kessler, violoniste (dans la *Chaconne*, de J.-S. Bach, et la sonate en *la majeur* de G.-Fr. Händel). A **Vevey**, c'est M. Charles Tournemire, organiste de la Basilique de Ste-Clotilde, à Paris, qui interprète sur les orgues de l'Eglise catholique quelques œuvres importantes de J.-S. Bach et de César Franck, entre lesquelles M. H. Choinet, ex-violoncelle solo de l'orchestre Colonne, exécute des pièces de Händel et de J.-S. Bach également. Et c'est aussi l'Hospice du Samaritain qui fête son cinquantenaire en musique. Lisez plutôt : « Grand concert de Jubilé, donné par les sociétés de Chant sacré de l'Eglise nationale et de l'Eglise libre, l'orchestre l'Harmonie et l'Orchestre des hôtels (dir. : M. Weiss), avec le gracieux concours de M^{me} M. Wunderlich, cantatrice et de M. H. Schatz, violoniste. » Le programme comporte, après une première partie fort copieuse où figurent des œuvres de Händel, Boccherini, Mendelssohn, Schubert, Schumann, Brahms, etc., une *Cantate du Jubilé*, musique de H. Plumhof, paroles de Ed. Budry, pour chœur mixte, soli et orchestre, interprétée pour la première fois, sous la direction de l'auteur, par un groupe de 150 exécutants. M. Henri Plumhof est un homme heureux. Retiré de la vie militante à un âge où il pouvait encore déployer une activité notable, il occupe ses loisirs à la composition et jouit, dans sa retraite, de la reconnaissance de tous ceux qui, dans sa seconde patrie, savent apprécier à sa juste valeur une vie de labeur probe et consacré tout entier à de nobles idéals.

« C'est avec enthousiasme, dit un correspondant, que Vevey a acclamé, une fois de plus, M. Plumhof, le musicien auquel elle doit tant de jouissances artistiques.

L'œuvre, sans être de grandes dimensions, a pourtant une belle envergure. Après une introduction pour orchestre, le chœur d'entrée (*allegro moderato*) produit un grand effet par sa sonorité et par l'ampleur de ses phrases musicales. Il est suivi d'un récitatif, solo de mezzo-soprano avec orchestre, d'un grand chœur avec récitatif de soprano-solo, pour finir par un choral puissant et grave tiré fort habilement par M. Plumhof d'un ancien cantique allemand. Cette cantate, Henri Plumhof ne pourrait pas la renier ; elle a toutes les qualités qui caractérisent les œuvres précédentes. C'est toujours cette musique très chantante, au rythme à la fois simple et bien marqué, cette musique entraînante qui a fait la popularité de tant de chœurs et de cantates de M. Henri Plumhof.

Et si les Veveysans savent gré à leur « bourgeois d'honneur » du grand développement musical qu'il a apporté à Vevey, ils lui sont profondément reconnaissants encore de s'être associé aussi artistiquement, aujourd'hui, au cinquantenaire du Samaritain. »

G. H.

Suisse allemande.

Le silence relatif qui règne maintenant semble destiné à nous permettre de nous préparer aux grands événements. Berne, Bâle, Zurich, d'autres villes encore, ont publié leurs programmes pour la saison d'hiver. Chacun les lit, les analyse, les commente et... regrette de ne pouvoir être partout à la fois ! En attendant que soit répandue cette abondante manne musicale, il me reste à mentionner une ou deux auditions importantes, puis à enfiler des bottes de sept lieues pour entraîner rapidement le lecteur à travers tout le pays, en quête des manifestations musicales de quelque valeur.

Lucerne, grâce à l'esprit entreprenant de M. Schmid, le directeur du « Kursaal », a eu ses deux derniers « Concerts modernes ». L'un d'eux, tout au moins, méritait plus que les autres sa dénomination, puisqu'on y entendit et y applaudit vigoureusement M. Gabriel Fauré, venu en personne pour diriger quelques fragments de son œuvre (*Pelléas et Mélisande*, etc.) et pour accompagner au piano — combien merveilleusement ! — la grande cantatrice qu'est M^{me} Jeanne Raunay. L'autre gagnait un intérêt particulier du fait de la première exécution,

sous la direction de l'auteur, d'un poème symphonique — *Le Naufragé* — de M. Peter Fassbaender, l'excellent directeur de musique qui succéda dans notre ville à M. Mengelberg, lorsque celui-ci fut appelé, il y a quelques années, à la direction de l'orchestre du « Concertgebouw », à Amsterdam. Et ce fut la clôture, tout comme à Berne où le dernier concert symphonique du Kursaal avait eu lieu auparavant déjà, avec le concours d'un jeune pianiste, ancien élève du Conservatoire de Genève et bien connu dans la Suisse romande, M. Vladimir Gernikoff (concerto en ré mineur de Mozart, avec les cadences de Beethoven).

Mais ici la liste des auditions musicales ne devait pas tarder à se rouvrir. 10 septembre : M. Ad. Borschke, jeune pianiste, plus connu jusqu'à présent en Amérique, en Afrique, en Asie et en Australie que sur le continent, mais qui fera sans doute encore parler de lui, — et Mme Stefi Geyer, la charmante violoniste (qui, trois jours plus tard, jouait à Baden pour la seconde fois au cours de l'été, devant une salle comble et qui détient sans doute le « record » pour le nombre des concerts estivaux en notre pays !). — 12 et 13 septembre : une série de concerts en faveur de la caisse de retraite des musiciens de l'orchestre, avec le concours de Mme Cécile Valnor (soprano : Air de la *Reine de Saba*, de Gounod et *Villanelle* de Dell' Acqua), de M. Monnier-Harper, un garçon de treize ans à peine (violoncelle : *Kol Nidrei*, de Max Bruch, etc.), de M. Karl Pécsi, le concertmeister de l'orchestre, de Mme Johanna Dick (soprano : premier air d'Elisabeth, de *Tannhäuser*), de M. Arthur Althaus (baryton : air de *Hans Heiling*, de Marschner, et enfin de M. Willy Collins, un accompagnateur distingué.

Quand j'aurai dit que Baden (Mme Stefi Geyer, avec le concours de MM. Bernardi, du Théâtre de Zurich, et O. Dienzl, pianiste), Horgen (M. H. Wiebel, clarinettiste de la Cour de Meiningen : andante de la sonate en fa mineur de Brahms, etc.), Rapperswil (Mme Stefi Geyer), Thalwil (M. F. Osc. Leu, organiste, avec le concours de Mme Tardif, soprano, et de M. O. Pfeiffer, violoniste), Wetzkikon (Chœur des institutrices, de Zurich, avec Mme Essek-Eggers, cantatrice, etc.) et autres localités participèrent à la vie musicale de ces derniers temps, il ne me restera plus qu'à mentionner — dans une sphère artistique plus élevée — la réussite à Bâle d'un cours de perfectionnement donné au Conservatoire, à l'usage des pianistes, par M. Egon Petri, l'élève par excellence de M. F. Busoni, puis, à Zurich, l'ouverture de la saison théâtrale par une représentation du *Freischütz* de Weber, qui fait bien augurer de l'avenir.

La Musique à l'Etranger.

France.

La Vie Musicale m'a fait un grand honneur en me demandant de consacrer ici, chaque mois, quelques lignes à « la Musique en France » ; mais elle m'a confié ainsi une tâche écrasante qui m'effraye et qui est au-dessus de mes forces. Le mouvement musical dans un pays résulte de forces si différentes, de sens variés et qui se contrarient, les unes apparentes, les autres — parfois les plus actives — dissimulées et presque invisibles ! Aussi devrai-je me contenter de relater rapidement les événements qui me sembleront les plus importants, et de signaler les œuvres qui m'apparaîtront comme les plus originales ou les plus fécondes.

Pendant ces mois d'été, la musique sommeille, et les seules manifestations artistiques se réduisent aux « saisons », tout à fait négligeables, des villes d'eaux, et aux fêtes locales de Béziers, où fut révélée une œuvre honorable de M. Henri Rabaud. En attendant le prochain réveil, il serait à propos de tracer ici une esquisse de la vie artistique française d'aujourd'hui : travail difficile, mais tout récemment accompli par un musicologue qui occupe une des toutes premières places dans la critique actuelle, M. Romain Rolland. Celui-ci, peu connu du grand public, puisqu'il n'écrit pas de comptes-rendus dans un journal quotidien de Paris, vit dans une demi-retraite, et se contente, en dehors de son cours d'histoire de la musique à la Sorbonne, de publier de temps en temps de brèves études qui, dans le monde spécial et restreint des musicologues et des vrais amateurs, sont justement considérées comme sensationnelles : études d'une étonnante documentation qui révèlent une rare culture historique et musicale. Ce musicien est aussi un écrivain et un psychologue, et il a montré suffisamment sa valeur littéraire par la publication, encore inachevée, d'un curieux roman musical intitulé *Jean-Christophe*. C'est dans un des derniers fascicules de cette œuvre — chef-d'œuvre authentique — que se trouve un tableau complet de la vie, ou du moins de la comédie musicale contemporaine à Paris.